

## Correspondances

Joliette, 15 mai 1900.

Mon cher CANARD,

Permettez-moi de vous présenter quelques types de notre cité qui jouissent tous d'une réputation plus ou moins enviable.

A tout seigneur tout honneur. Commençons par *La Chèvre à vignes*, l'associé de défunt *Fent levant*. Ce monsieur, gros et grand, ayant l'air plus imposant qu'il n'en impose, a fait parler beaucoup de lui dernièrement, à propos de loyer de prélat et de deux vitres brisées. C'est un des spécimens les plus curieux de notre petite ville. Il est possesseur d'une demi douzaine de chiens qui sont ses gardes du corps et qui le font respecter... à sa juste valeur, mais pas plus. Ils mordent, ils aboient. Pour ce dernier genre d'exercice, ils prennent les leçons du patron, quand il règle avec ses locataires.

Signes distinctifs : Apprécie le proverbe : "Charité bien ordonnée commence par soi-même." Porte une barbe de bouc. N'aime pas *La Petite Revue*. Se promène presque toujours en voiture. Déteste les vitres brisées.

\*\*

A Joliette, nous avons une demi douzaine d'imprimeurs. L'un de ceux-ci, pour empêcher les hommes de boire, n'engage que des amateurs de whiskey. Mais que voulez-vous, le whiskey et le bière triomphent de la prohibition et les typos en usent comme les autres. Dans cette imprimerie il s'est passé dernièrement deux faits remarquables que nous nommerons : "La comédie d'un chaudron" et "Le drame d'un tuyau de plomb." Dernièrement, ce patron prohibitionniste a publié, pour une maison bien connue, un catalogue à cause de ses typos qui devaient parfois se reposer. Il a appris le proverbe si connu sur les rives du Tibre : "Qui va piano va sano et qui va sano va toutano."

\*\*

Je ne vous dirai rien aujourd'hui de la partie de boxe qui a eu lieu entre un compteur de chevaux et sa voiture. J'attends que le nez de mon héros soit revenu à son état normal.

\*\*

Joliette possède un automobile. Fallait voir ça ; les gens ne savaient pas d'abord ce que c'était et tous couraient derrière pour arrêter cette voiture qui fumait et prenait l'épouvante sans être traînée par des chevaux. Les bonnes vieilles femmes se signaient en la voyant passer et chats et chiens se sauvaient en hurlant et miaulant.

\*\*

Un de nos amis géant (du moins il le dit) d'une manufacture bien connue, découvreur (du moins il le dit encore) d'un disque broyeur excellent, se suicide... Il va se marier (du moins il le dit encore), mais, hélas ! tout ce qu'il dit n'est pas vrai !

\*\*



## CONFIDENCES, PAR G. RI

LA JOLIE. — Comment se fait-il, mademoiselle, qu'avec votre grosse dot vous ne soyez pas encore mariée ?

— C'est que je suis un peu romanesque, je veux être épousée pour moi-même.

Et sur ce, mon cher CANARD, quand vous viendrez nous voir, vous pourrez prendre vos ébats dans la rivière l'Assomption, qui contient de l'eau plus que je ne voudrais en ingurgiter.

Votre vieux

ZUT.

Montréal, 15 mai 1900.

## UN HABILLEMENT A MOITIÉ PRIX

Valentine venait d'arriver à Montréal et se promenait en ville, quand, suspendu à la porte d'un tailleur, rue St-Laurent, il aperçoit un superbe habillement portant sur une énorme pancarte ces mots : Grande occasion, costume à moitié prix.

Valentine, ébloui, entre dans le magasin et demande le prix au commis. Le commis. — \$18, monsieur, c'est une véritable occasion.

Valentine. — C'est effectivement très bon marché, s'il est bon.

Le commis. — De première qualité, monsieur.

Valentine. — Je le prends, enveloppez-le moi.

— Le commis. — On le fera porter chez monsieur.

Valentine. — Non, je l'emporte.

Le commis enveloppe le vêtement.

Valentine met le paquet sous son bras, tire de sa poche huit piastres et, les déposant sur le comptoir, se dirige vers la porte.

Le commis. — C'est huit piastres de plus, monsieur, le prix que je vous ai dit était de \$18.

Valentine. — Parfaitement, mais ne vous en ai-je pas donné la moitié ? S'il y a une occasion, que j'en profite ! Je ne suis pas pour perdre mon marché. Laissez-moi tranquille.

Et Valentine, une seconde fois, se dirige vers la porte, le commis l'arrête ; gros mots : les autres commis, le patron, les spectateurs attirés par le bruit se mêlent de l'affaire. Bref, arrive un homme de police (il y en a quelquefois, paraît-il), et Valentine est conduit en cour où il plaide sa cause, tellement bien, que le magistrat lui donne raison et notre gaillard emporte joyusement son acquisition à moitié prix.

L'histoire est authentique, mais je ne sais pas si le tailleur a continué son système d'annonce.

DARNOC REHTUAG.

Grondines, 18 mai, 1900

A ma chère Cane,

Il y a bien longtemps que je ne suis pas venu te caresser avec les douceurs de mon duvet littéraire. Il ne faut pas m'en vouloir pour cela, car tu sais que je suis bien loin et que le travail entrave quelquefois les élan les plus généreux.

Ce printemps, malgré mes travaux innombrables, j'ai trouvé le moyen d'aller au sucre ; c'était le jour de Pâques, il faut que je te compte cela : On a eu cet hiver, les réunions sucrées les plus épatantes qui ne s'étaient pas vues depuis nombre d'années. Sans parler de celle à mon oncle Doric et de plusieurs autres, je te donnerai un aperçu de celle à M. Louison qui fut certainement un succès, et à laquelle j'eus l'honneur d'assister en personne. Inutile de te dire que les membres de cette excursion avaient été choisis parmi l'élite de la société Fancy des Grondines, puisque j'y

étais. Le beau sexe y était aussi largement représenté.

Maintenant, laisse-moi te conter un peu le plaisir que l'on y a eu ; d'abord, on avait de ça, ensuite on en avait encore ; on devait monter à pied les filles ensemble et les garçons ensemble, mais v'la-t-y pas que sur la côte on rejoint bien les Mezelles, et, bras dessus, bras dessous nous v'la partis au sucre chez M. Louison. Il fallait monter à pied par le bois et le chemin n'était pas trop beau ; on se rendit cependant après une marche assez longue, et sans trop d'absents.

Rendu, il y avait encore de ça à prendre. "Prenez," disait Paul qui commençait à être assez au plaisir, "nous sommes partis pour la gloire, prenons avec enthousiasme le plaisir qui se présente à nos sens avides, et buvons à la santé des Canayennes."

Un fameux repas attendait nos appétits gloutons. Après ce dîner champêtre, les toasts et les discours s'élevèrent à la hauteur de la forêt et ce flot d'éloquence mit en émoi les cœurs les moins amoureux.

Après avoir mangé le sucre traditionnel, nous regagnâmes le village sans trop d'accidents, excepté quelques petits incidents assez dramatiques que je te relaterai à ma prochaine.

A part cela rien de bien extra qui puisse m'empêcher de me dire comme toujours

Ton chéri,

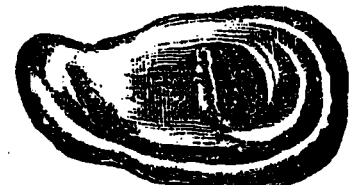
UN PATATEAS.

Madame—Marie est-ce que le marchand avait des cuisses de grenouilles ?

La servante—Je n'ai pas pu voir, il avait ses culottes.

## PAS D'HÉSITATION

Entre tous les remèdes contre les affections de la gorge et des poumons, le seul vraiment efficace est le BAUME RHUMAL.



Qu'il pleuve, qu'il grêle, qu'il vente, qu'il fasse le temps qu'il voudra, c'est toujours le même service, la même abondance de tout ce qui flatte le palais et orne l'estomac ; c'est toujours la même activité, la même affluence. Il en part dix, il en rentre quinze. On se succède ainsi tout le jour et toute la nuit sans interruption. Le personnel se renouvelle toujours aussi respectueux, aussi plein d'égards pour des visiteurs que l'arôme des viandes attire en aussi grand nombre.

C'est comme cela que les choses se passent au PETIT WINDSOR, 101 rue St-Laurent, établissement fondé et dirigé encore aujourd'hui avec tact par l'ami Joe Poitras, qui est presque universellement connu.

La gaieté étant un bon appétitif, en attendant qu'on remplisse votre commande, demandez à lire LE CANARD. On en a toujours.